

Chapitre VIII

LES KURDES SOUS LE CROISSANT

Abordons maintenant l'exposé de la religion des Kurdes. Les Kurdes, comme on le sait, forment une fraction importante (neuf à dix millions au moins), mais assez peu connue, du monde musulman, où ils sont encastrés entre l'Iran chiite, la Turquie plus ou moins laïcisée, et les Arabes sunnites d'Irak et de Syrie. On peut déjà prévoir qu'à ce carrefour de l'Islam, la religion des Kurdes risque d'avoir des aspects particuliers qui les distinguent de leurs voisins et qui restent ignorés de beaucoup. Signalons en outre que, parmi les Kurdes d'Irak et l'Iran, vivent en quelques centaines de villages des chrétiens, assyriens pour la plupart, dont les costumes et les coutumes sont pratiquement identiques. Les Assyriens, en plus de leur langue nationale, le soureth, parlent tous le kurde, et leurs tribus, avant la première guerre mondiale, participaient aux alliances et aux conflits des tribus kurdes.

I. Du paganisme à l'Islam.

La religion du pays que nous appelons aujourd'hui Kurdistan et qui fut celui des Mèdes est le magisme. L'inscription du tombeau de Darius à Bisoutoun et que les Persans d'aujourd'hui nomment Naqsh-i Rostam, rappelle le pouvoir du grand dieu Ahura-Mazda, le «Seigneur Sage», dont la grâce a permis à Darius de conquérir toutes les peuples qu'il cite abondamment. Ce grand dieu n'était pas le seul d'ailleurs et on citera bientôt à côté de lui d'autres divinités : Mithra, dieu du soleil, du contrat, de la rédemption, et Anahita, déesse des eaux, de la fécondité et de la procréation. On adorait aussi toutes les forces de la nature et on vénérât les dieux par des sacrifices sanglants qui ne pouvaient être offerts sans le secours des mages. La confrérie de ces derniers, probablement d'origine mède, détenait certains privilèges politiques et surtout religieux. Les mages reconnaissaient deux principes : le Bien et le Mal : Ahura-Mazda ou Ormezd et Ahriman. Ils pratiquaient l'exposition des cadavres et préparaient une boisson envirante, le *haoma*, qui faisait partie des rites religieux perses. Ils célébraient leurs céré-

monies en plein air, mais ils possédaient aussi quelques temples en forme de tour carrée, avec une seule chambre surélevée, où les mages entretenaient le feu sacré.

Cette religion mazdéenne fut réformée, à l'époque achéménide, par Zarathushtra ou Zoroastre, comme nous disons en français. Les Kurdes l'appellent Zerdešt. Ce prophète de l'ancien Iran serait né, d'après certains, dans le pays Moukri, en plein Kurdistan, en 660 avant J. - C., et aurait vécu jusqu'en 583. La prédication de Zoroastre est conservée dans les *Gâthâs*, contenus dans l'*Avesta*, livre sacré des Parsis. Ce sont des oeuvres lyriques qui transmettent la doctrine du réformateur. On y rejette les sacrifices sanglants et l'usage du *haoma*, mais on conserve le sacrifice du feu «symbole de la justice et de la lutte contre les forces du mal». Tout homme, en effet, doit choisir entre la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, Ormedz et Ahriman. On doit être bon pour les animaux. «Bonne pensée, bonnes paroles, bonnes oeuvres, voilà la triade qui renferme la morale zoroastrienne». Le zoroastrisme devint la religion officielle de la Perse sous les Sassanides (224-652), jusqu'au jour où l'Islam le supplanta.

Mais ce ne fut pas sans heurts. En effet, dès l'occupation de Tikrit et de Hulwan, en 637, l'Islam prit contact avec le Kurdistan. Sa'ad bin Abi Wakkas se dirigea sur Mossoul, où les districts à population kurde furent occupés, ainsi que al-Mardj ou pays de Marga, Ba-Nuhadra, Ba-Adhra, Hibtûn, Dasen, etc. Mais cette conquête fut loin d'islamiser entièrement le pays. Les troupes du Calife Omar se heurtent aux Kurdes d'Ahwas et ce n'est pas sans effusion de sang qu'elles s'emparent de Chahrizor, en 643, de Berud et de Balasdjan, en 645. Le souvenir de cette conversion, plus ou moins brutale et forcée, est évoqué dans un texte que l'on disait ancien, mais dont l'authenticité a été récemment mise en doute (Mackenzie):

Les temples d'Ormezd sont démolis et les feux sont éteints.
Le plus grand des chefs s'est caché.

Les Arabes cruels ont mis en déroute les Kurdes
Qui se sont retirés aux limites de Chahrizor.
Les femmes et les filles sont tombées en captivité
Et les héros ont été tués en embuscade.
La loi de Zerdeshst est restée impuissante
Ormezd n'a plus de pitié pour personne!

La chute de la dynastie sassanide (652) va favoriser le déclin de la religion du Roi des Rois et de ses sujets, et bien des motifs d'ordre politique ou social serviront de prétexte au passage des Adorateurs du feu à la religion des conquérants envahisseurs. A Surdash, en Irak, on montre encore les ruines du château du roi Julindi, qui prétendit s'allier au Diable pour repousser les armées du Calife Ali. Sous le règne des Omeyyades, al-Hadjdjâdj, en 708, ira châtier les Kurdes qui avaient pillé le Fars. Mais ces mêmes Kurdes vont soutenir contre les Kharidjites le Calife Merwan II (744-750) dont la mère était kurde. Les Kurdes devenus musulmans en bonne partie, sinon en majorité, se révoltèrent plus d'une fois encore contre les Califes et leurs soldats.

En 839, le Kurde Djafar bin Fahardjis, battu d'abord à Ba-Baghas, se replia sur la montagne de Dasen où il défit les troupes du Calife al-Moutasim. En 866, les Kurdes de Mossoul se joignent au Kharidjite Musawir. En 894, ils prennent le parti de l'Arabe Hamdan bin Hamdûn, qui s'était emparé de Mossoul; mais en 906, Mohamed bin Bilal, de la tribu kurde des Hadhbani, dévaste la région de Ninive, mais fut finalement repoussé et battu, ainsi que les Humaidi et les habitants du Djebel Dasen, par Abdallah bin Hamdan. En 940, l'aventurier Daisam bin Ibrahim, à moitié kurde par sa mère, n'utilisait que des troupes kurdes pour ses expéditions en Azerbaïdjan. Par tous ces faits, on voit que, au début de leur conversion à l'Islam, les Kurdes dans l'ensemble favorisaient plutôt le Kharidjisme et même certains d'entre eux avaient embrassé le chiisme. Pourtant au Xe et XIe siècles, les Kurdes désormais sont entièrement islamisés et sunnites dans l'ensemble.

2. Les cinq Piliers de l'Islam chez les Kurdes.

Musulmans orthodoxes par conséquent, les Kurdes suivent en outre l'école juridique, *fiqh*, de Chaféi (767-820). Cette école récuse l'opinion personnelle, *ra'y*, et ses motivations secondaires de préférence, *istihsân*, ou d'utilité publique, *istislâh*, pour s'appuyer sur le consensus, *ijma'*, non seulement des docteurs de Médine, mais des docteurs qui vivent à une époque donnée. Elle a donc en fait un principe d'élucidation toujours ouvert. C'est à partir et à l'aide de ce consensus, référé aux textes du Coran et de la sunna, que doit s'opérer le raisonnement par analogie, *qiyas*.

Devenus musulmans, les Kurdes le furent sérieusement. Nombreuses furent les écoles coraniques ou *medresa* qu'ils créèrent, innombrables les *ulema* qui s'illustrèrent dans la théologie, le droit, les sciences, l'histoire. Bornons-nous à citer Mewlana Muhyi al-din al-Akhlati, qui participa au XIII^e siècle à la construction de l'observatoire de Maragha et Ibn al-Salâh al-Chahrazori, auteur d'un ouvrage très célèbre sur les *hadith*, qui inaugura la medresa Ashrafiya ou école des Traditions, fondée à Damas en 630 1230 env. L'encyclopédiste Hadji Khalifa (+1658) affirme que les sciences furent en honneur chez les Turcs Ottomans jusqu'à l'époque de Sulayman le Magnifique (1520-1566). Après quoi, écrit-il, c'est seulement «dans le pays des Kurdes qu'on cultivait encore la philosophie et les sciences naturelles». Nous en avons une preuve dans la bibliothèque de plus de 2.000 manuscrits que Sultan Huseyn, émir du Bahdinan (1576) conservait dans la medresa de Qahban à Amadia, et dans celle, plus riche encore, d'Abdal Khan, prince de Bitlis, qui fut vendue à l'encan en 1655, parce qu'il avait refusé hommage au Wali de Van, nommé par le Sultan. Il ne faut donc pas s'étonner si le Kurdistan a fourni bon nombre de Cheikhs al-Islam, muftis officiels d'Istanbul et du Sultan lui-même. Jusqu'aujourd'hui encore, la célèbre université musulmane el-Azhar du Caire a toujours compté des Kurdes dans son corps professoral.

Si telle est l'élite, quelle est la masse ?

La vie quotidienne kurde est imprégnée d'Islam et cela s'aperçoit dès qu'un Kurde ouvre la bouche. Qu'il s'agisse de salutations ou de souhaits, Dieu est toujours de la partie, soit qu'intervienne l'expression arabe: Allah, ou l'expression kurde: *Xwedê*. Nombreux sont également les proverbes où Dieu apparaît. Citons-en seulement ces deux qui dénotent une belle confiance dans la Providence : «Dieu bâtit le nid de l'oiseau aveugle», et : «Dieu veille à la nourriture des hôtes». On pourrait multiplier les exemples où le pittoresque le dispute à l'esprit de foi. A moins qu'il ne s'agisse que de pure routine, puisque aussi bien les Kurdes d'Arménie soviétique n'en ont pas purgé leur vocabulaire, tel qu'on peut le retrouver dans l'édition de leurs légendes.

Pour faciliter aux Kurdes la pratique de leur religion et la fidélité aux cinq Piliers de l'Islam, quelques auteurs ont composé, en kurde naturellement, des petits catéchismes, tel un long poème sur la Prière canonique musulmane, par un inconnu du Botan vers 1783; le Résumé des croyances islamiques, par Cheikh Abdallah de Nehri, mort vers 1810; et les Leçons de loi canonique ou *chari'a* de l'Emir Kamiran Bedir Khan en 1938. Ce même auteur a traduit, également en kurde, plusieurs centaines de *hadith*, et surtout le Coran, qui n'a été publié que très partiellement. La revue *Kurdistan* de Téhéran a publié aussi tout récemment (1959-1961) des articles sur le jeûne ou la conformité de l'Islam à la nature humaine.

Instruit de ses devoirs religieux, le Kurde n'a plus qu'à les mettre en pratique. Il n'y a rien de spécial à signaler pour la profession de foi ou *chahâda*, caractéristique du musulman. La prière rituelle, *nimêj*, avec ses prostrations doit se faire cinq fois par jour, là où l'on est. Le Kurde y est fidèle, individuellement, même certaines femmes, dans la mesure du possible, c'est-à-dire quand la vie moderne n'y met pas obstacle. Les fillettes ne prient guère. Le vendredi, la prière de midi revêt une solennité toute spéciale, à la mosquée où le fidèle doit se rendre. Ce n'est que dans les villes les plus importantes qu'il y a des mosquées-cathédrales, *cami*; dans les villages, il n'y a bien souvent

qu'une petite mosquée, *mizgeft*. Le chômage du vendredi facilite la présence à cette prière. L'aumône légale, *zekat*, est une obligation qu'observe généreusement le Kurde qui le peut. Cela explique peut-être le grand nombre de mendiants dans les pays musulmans. Le jeûne, *rojî*, du ramadan est assez bien suivi dans l'ensemble, même par les femmes. Le pèlerinage à la Mecque *hac*, doit se faire au moins une fois dans sa vie. Si ce sont des Kurdes qui, au temps du sultan Abd al-Hamid (1876-1908) étaient chargés de la police de la route du hadj, les Kurdes d'aujourd'hui qui ont fait le pèlerinage sont relativement peu nombreux. Du moins ceux qui portent le titre de *Haci* n'abondent pas. Les femmes kurdes qui ont accompli ce voyage aux villes saintes ont désormais la tête toujours couverte, même devant leur mari.

Ces pratiques constituent les cinq Piliers de l'Islam, mais il en est d'autres qui lient également les fidèles. Ainsi le Kurde fait toujours circonciure ses fils. S'il répugne aux Kurdes, tout comme aux Assyriens, de manger de la viande de porc, certains ne se font pas scrupule de boire, à l'occasion, du vin et surtout de l'arak ou eau de vie. Dans quelques sectes d'ailleurs, comme chez les Yézidis, le vin est autorisé. Les différentes ablutions rituelles sont observées strictement. D'un homme qui a de fréquents rapports sexuels, on dira, plaisamment, qu'il fait grand usage de bains. La femme qui a ses règles n'a pas le droit d'entrer dans un lieu sacré, mosquée ou lieu de pèlerinage, ni même de toucher le Coran. C'est bien pourquoi il est conservé dans la chambre à coucher suspendu dans un sachet spécialement cousu pour cela.

La célébration de la fête de la naissance du Prophète est très anciennement pratiquée par les Kurdes et remonterait à Saladin lui-même. On sait que Mozafer al-din Kokburi, beau-frère de Saladin, lui donnait un lustre particulier. Pour donner aux Kurdes l'occasion de se remémorer en connaissance de cause les miracles de Mahomet, nombreux sont les cheikhs ou mollahs qui ont composé de longs poèmes religieux en kurde, appelés *mewlûd* précisément, destinés à être chantés ou récités dans la circonstance. On

en connaît d'anciens et de célèbres, comme celui de Mela Baté (1417-1459); mais il en est de tout récents; comme celui d'Osman Effendi (1900), d'Ehmed Ramez (1904), de cheikh Mohamed Khal de Sulaimani (1937), de mollah Mohamed Rachid Mufti d'Erbil (1952). On peut dire que chaque année en voit produire de nouveaux, mais beaucoup ne sont pas édités.

Faut-il faire remarquer que toutes ces pratiques religieuses sont souvent empêchées par la vie moderne et le Kurde, qui n'est plus chez lui mais dans un milieu étranger, omettra ses prières quotidiennes, mangera en temps de ramadan et boira des liqueurs si l'occasion s'en présente. Certains pourtant savent se montrer fidèles. Mais il faut le reconnaître aussi, pratiques, dévotion et même la foi islamique ont bien diminué chez les Kurdes évolués d'aujourd'hui, surtout s'ils ont vécu à l'étranger.

3. Le Kurdistan mystique.

L'usage liturgique de la langue arabe est certainement un handicap pour les gens du peuple, peu instruits en général, et leurs pratiques religieuses risquent de tourner au formalisme. Aussi le Kurde dévot va se rattraper, non point dans les cérémonies musulmanes officielles, où il ne comprend pas grand chose, mais dans l'enseignement mystique des confréries soufies, qui se sont introduites assez rapidement dans le Kurdistan où elles ont fait de nombreux adeptes, surtout dans les couches inférieures de la population.

C'est très tôt que le soufisme fit son apparition chez les Kurdes. Au XII^e siècle déjà, il était en plein essor. L'historien Muqaddasi, qui y voyageait vers 980, y trouva quarante soufis qui portaient cilice et se nourrissaient de glands. Un ancien brigand kurde converti, Abu Mohamed ibn Chounboki, devint le maître spirituel d'un Kurde de Qalmini, Abu l-Wafa al-Hulwani (+ après 1110) qui le premier reçut, en Irak, le titre de Tadj al-Arifin. Il avait réuni quarante disciples

dont dix-sept princes. Mais bien d'autres Kurdes soufis étaient alors installés au Kurdistan et les hagiographes musulmans nous en signalent un bon nombre. Peut-être même est-ce la présence de ces groupes mystiques, dans les montagnes kurdes, qui ont exercé une certaine attraction sur l'installation à Lalesh, dans les monts de Hakkari, de cheikh Adi qui fut, sans le savoir et surtout sans le vouloir, à l'origine des Yézidis, comme nous le verrons ci-après.

Ces pieux musulmans ne se contentaient pas d'étudier le Coran par coeur et d'en extraire une théologie, *kalâm* ; de se pencher sur la Loi coranique, *fiqh*, et d'en tirer des applications pratiques formulées en *fetwa*, ils voulaient sortir de ces études abstraites ou purement juridiques pour se recueillir et, au moyen de l'ascèse, atteindre à l'extase et à l'union à Dieu. Ils exprimaient leurs théories mystiques et leurs procédés ascétiques en de nombreux poèmes que les initiés seuls étaient capables de comprendre. Poèmes allégoriques bien sûr, mais on y observe toujours un élément d'affection humaine, et souvent son objet visible partage avec Dieu les appels passionnés du poète. Il faut en dire autant de l'allégorie du vin où la coupe pourpre évoque sans doute l'idée de l'ivresse spirituelle, mais où certains mystiques en employant le langage de la taverne songent aussi bien à l'ivresse littérale qu'à son pendant métaphorique.

Dans les écoles mystiques, «les rapports de maître à disciple ne tardent pas à se traduire, chez les Soufis, par le penchant caractéristique d'ancien, *cheikh* ou *pir*, et disciples, *murid* ou *shagerd* ; des couvents sont fondés et dotés pour abriter un saint célèbre et ses disciples qui étudient sous sa conduite et servent Dieu avec lui pour une durée plus ou moins longue. L'initiation aux mystères soufis est marquée par le revêtement d'un habit spécial ou *khirqa* qui symbolise l'adhésion, en même temps que l'agrégation, à une tradition du Service divin qui remonte par degrés au Prophète Mahomet » (Arberry). Au XIIe siècle, les couvents vont se confédérer dans une vaste confrérie de mystiques, *tariqa*, avouant un maître commun et pratiquant une discipline et un

rituel communs. Aujourd'hui, l'Ordre est présidé de génération en génération par le successeur, *Khalifa*, du fondateur dont la suprématie est reconnue par les chefs des filiales des différents centres. Une minorité restreinte de professionnels réside dans des habitations destinées à l'enseignement et au culte, *Khâneqa* ou *Tekké*; l'immense majorité est formée de simples fidèles ou *mourids*, vivant dans le monde, qui font acte de présence en participant périodiquement aux cérémonies rituelles, de l'Ordre. C'est d'ailleurs par des particularités rituelles, plus que par la doctrine, que se différencient les diverses confréries.

La première de ces confréries fut la *Qadiriya*, fondée par le Kurde Abd al-Qadir al-Gilani (1078-1166) et qui ne tarda pas à s'implanter chez les Kurdes. Aujourd'hui encore les Qadiri sont nombreux. Certaines familles de cheikhs sont puissantes et renommées, tels les Talabani à Kirkouk ou les Berifki à Amadia. Le supérieur général à Baghdad porte le titre de Naqib al-Ashraf.

La seconde confrérie, celle des *Naqshbendi*, fondée par Beha al-din de Boukhara (1317-1389), se répandit assez tardivement au Kurdistan, et ce fut grâce à Mewlana Khalid, pauvre Kurde de la tribu Djaff, né à Qara-Dagh en 1779. A la suite d'un songe, il fit le pèlerinage à la Mecque, où il rencontra un derviche tuant ses poux, tel qu'il l'avait vu dans son rêve, et qui lui dit d'aller à Delhi, aux Indes, où il trouverait le chemin du salut. De fait, il se mit là-bas à l'école de cheikh Abdallah qui l'initia à la confrérie naqshbendi. Puis il revint dans son pays à Sulaimani, vers 1808. Là il rencontra beaucoup d'opposition de la part d'autres cheikhs; mais, à la suite de sa prédication, il réussit à attirer dans sa *Tariqa* des membres de la Qadiriya et aujourd'hui les cheikhs Naqshbendi sont plus nombreux et, dans l'ensemble, plus influents que les cheikhs Qadiri. Parmi les familles les plus puissantes, signalons celles des cheikhs de Chamsedin ou Nehri, de Taviélé, de Barzan. La rivalité des deux confréries ne reste pas toujours dans le domaine spéculatif, mais entraîne parfois des complications qui aboutissent à de véritables batailles.

La confrérie des *Tijani*, plus récente, fondée en Afrique du nord par Ahmed al-Tijani (1737-1815), n'avait que peu d'adeptes chez les Kurdes d'Anatolie. Comme les autres confréries en Turquie, elle a subi les contrecoups de la politique laïcisante d'Ataturk.

L'influence des cheikhs dans le milieu kurde, assez fruste et de peu de ressources, est à peine croyable, et la confiance des mourids envers leurs cheikhs dépasse parfois les limites du bon sens. Edmonds fait remarquer que, soit par manque d'une haute autorité dans le voisinage, soit par défaut dans l'enseignement, les membres inéduqués de la confrérie des Naqshbendi au Kurdistan semblent être particulièrement enclins à des manifestations d'excentricités.

Quoi qu'il en soit, on peut redouter que des cheikhs mal intentionnés n'abusent de la crédulité de leurs disciples ou ne s'en servent à leur profit. Si l'on a pu parfois déceler quelque mouvement de fanatisme chez les Kurdes, c'est que leurs cheikhs les excitaient. Ainsi l'appel à la guerre sainte ou *ǧihad*, dans la région d'Ourmia, durant la première guerre mondiale. On aura aussi remarqué que la plupart des derniers mouvements insurrectionnels, tant en Turquie qu'en Irak, ont été soulevés par des cheikhs, presque tous Naqshbendi d'ailleurs. Ainsi cheikh Saïd de Piran, cheikh Mahmoud de Sulaimani, cheikh Ehmed de Barzan. Mais la religion n'était pas seule en jeu. Les intérêts politiques y avaient la plus grosse part.

Il semble d'ailleurs que l'élan mystique ait perdu de son originalité et de sa valeur. Un des derniers auteurs soufis classiques est un Kurde d'Erbil, mort en 1904, cheikh Mohamed Emin al-Kurdi al-Chaféi al-Naqshbendi. Il a écrit un *Tanzwir al-Qulûb*, Illumination des coeurs qui, en 1929, en était à sa sixième édition au Caire. On est déçu à la lecture de la description que ce soufi nous donne de la manière de pratiquer le *dhikr qalbi*. A ce point, nous dit Arberry qui résume le texte, le soufisme a perdu son empire sur le coeur et la pensée des milieux cultivés et sérieux. A cause de ce manque de discipline intellectuelle et

de doctrine sûre, il n'est pas rare de voir surgir en ces frustes milieux impressionnables, des inspirés plus ou moins excentriques, qui se croient une vocation de réformateurs de la religion et de la société. Leur rôle éphémère finit souvent lamentablement. Citons simplement la secte de *Haqqa*, des cheikhs de Topzawa et de Sergalu, en Irak, qu'on accuse, à tort d'ailleurs, de nudisme et d'immoralité.

4. Les Kurdes évadés de l'Islam.

Ces déviations de pratiques et de croyances soufies sont à l'origine de certaines sectes aberrantes qui finirent par s'évader de l'Islam, au point même qu'on a pu hésiter sur leur véritable physionomie et leur filiation authentique.

La plus originale de ces sectes dissidentes est celles des *Yézidis* ou *Adorateurs du Diable*, comme on les appelle quelquefois, et qui est dans entièrement kurde. Ils sont aujourd'hui 50.000 à peine et vivent, en Irak dans les vallées boisées du Cheikhan et les montagnes du Sinjar. En Syrie, ils occupent quelques villages de Djézireh et une vingtaine d'autres villages dans le Djébel Sim'an. Enfin des Kurdes de la région d'Eriwan ou de Tiflis en U.R.S.S., sont également d'origine yézidie. Comme la secte est secrète, on a échafaudé toutes sortes d'hypothèses: culte du soleil, dualisme zoroastrien, mithraïsme, paganisme kurde originel, surgéon de sectes chrétiennes. En fait, les Yézidis sont sortis de l'Islam. Pour le prouver, il suffit de considérer le comportement extérieur des Yézidis, avant de pénétrer à l'intérieur de leurs idées religieuses. L'ambiance musulmane apparaît dans l'onomastique, la datation, la non-représentation de la figure humaine, la circoncision, etc. Ajoutons-y les sacrifices d'animaux et le culte des saints, avec un décalque du pèlerinage à la Mecque au tombeau de cheikh Adî, où se retrouvent rites musulmans du *Hadj* et nomenclature arabe, bien étrange chez des Kurdes. En outre, toute l'atmosphère est soufie: les saints vénérés sont des soufis connus, la hiérarchie religieuse est soufie, les prières et autres textes religieux ont une parenté frappante de vocabulaire et de pensée

avec la mystique soufie. Des affinités avec les mystiques «ivres» de l'Islam se manifestent de même dans les vues extrémistes sur les origines du monde et de l'homme, l'incarnationisme et la métempsychose, et la réhabilitation finale d'Iblis. D'où leur nom, inexact d'ailleurs, d'Adorateurs du Diable. On voit donc qu'il suffit de dégager les pierres d'attente contenues dans l'Islam et ses sectes pour retrouver le Yézidisme en son intégrité.

Mais comment les Yézidis en sont-ils venus aux aberrations d'aujourd'hui à partir d'un saint musulman authentique, Cheikh Adi (vers 1073-1162) ? L'évolution s'est faite progressivement. Le petit-neveu du fondateur de la *zaouia*, Chams al-din Hasan (1197-1246) a ouvert la voie à l'hérésie. Puis les sectateurs se scindèrent en deux branches : l'une émigra vers la Syrie et l'Égypte (*Qarafa*) et s'y maintint assez longtemps dans un Islam orthodoxe, sous le nom de «*Adawiyya*» ; l'autre, restée en Mésopotamie et à l'est du Tigre, non seulement perdit tout contact intellectuel avec les disciples de Mahomet, mais ne tarda pas à s'en éloigner au point de vue doctrinal, pour finalement leur devenir hostile. A partir du XVII^e siècle, des massacres périodiques ne firent qu'enfoncer davantage les Yézidis dans des pratiques et des croyances de plus en plus étranges et secrètes, si bien que si, aujourd'hui, les Yézidis n'ont plus rien de musulman, il est difficile de nier qu'ils l'étaient à l'origine.

Si les Yézidis proviennent de soufis sunnites partisans du Calife Yézid I (680-683), une autre secte kurde, les *Ahl-é Haqq*, a poussé à l'extrême les thèses chiïtes. Cette secte aurait pris naissance au Louristan et aurait été introduite dans la région de Chahrizor-Hewraman vers le milieu du XI^e siècle, par Moubarak Chah Baba Khoshin. Celui-ci aurait compté au nombre de ses sept compagnons une femme, Fatima-la-svelte, la fameuse Bibi Fatima, soeur du célèbre poète Baba Tahir de Hamadan (935-1010). La secte aurait été réformée par Sultan Ishaq ou Sohak, fils de cheikh Isé Barzandji et de Dayirak Khanim, fille de Mir Mohamed, chef des Djaff. Ce Sultan Sohak aurait construit en 1316 un *niyaz-khana* ou lieu d'offrandes votives à Hewraman

et installé son quartier-général à Perdiver(Pird-i-war). Il était entouré de trois groupes de sept personnes: les sept Personnes éternelles, les sept Personnes - sans-péché , qui étaient les fils mêmes de Sultan Sohak, et les sept Vicaires, ces derniers choisis parmi les soixante-douze Anciens pour être les Guides ou *Dalil*. Les Seyids actuels des Kakaï d'Irak descendent de ces familles saintes.

Les Ahl-é Haqq ont une grande vénération pour Ali qu'ils divinisent et pour ses descendants, les Imams, mais gardent pourtant de bonnes relations avec les Sunnites. Ils vénèrent également Baba Yadgar (+1596) dont le tombeau est un lieu de pèlerinage. Ils invoquent aussi Moïse, Elie, Jésus et surtout David. Ils croient aux manifestations successives de la Divinité, au nombre de sept et, chaque fois, la Divinité apparaît avec un cortège de quatre ou cinq Anges. Ils croient aussi en la métempsychose, tout comme les Yézidis et les Druzes.

La secte occupe les villages Gorani sur la route Khaniqin-Kirman-shah. Les tribus de Push-i Kouh (Louristan) appartiennent aussi à la secte et spécialement les Dilfan qui «lors de la grande fête du solstice d'hiver, lorsqu'ils sont en état d'intoxication alcoolique et de frénésie religieuse marchent sur le feu sans en éprouver le moindre mal» (Edmonds). Les Kakaï d'Irak occupent dix-huit villages dans le nahiya de Touq (liwa de Kirkouk) et une douzaine de villages dans chacun des kazas de Khaniqin et de Kasr-i Chirin.

Si les Yézidis vivent surtout en Irak, les Ahl-é Haqq kurdes sur les confins irako-persans, les *Kizilbash*, autre secte hétérodoxe, se retrouvent surtout en Anatolie, dans les provinces de Siwas, de Diarbékir et de Kharpout. Ils parlent le dialecte zaza et ont pour forteresse naturelle les montagnes de Dersim, où réside leur grand chef spirituel. Ils seraient au nombre d'au moins un million. Les Turcs englobent sous ce nom d'autres hérétiques, comme les Nosairis ou les Yézidis, qui n'ont rien à faire avec eux; mais les Kizilbash ou Têtes-Rouges,

s'appellent eux-mêmes *Alewi*, c'est-à-dire Adorateurs d'Ali, car ils sont des chiites extrémistes eux aussi.

Ils comptent comme intermédiaires entre Dieu et les hommes cinq Anges, douze Ministres de Dieu et quarante Prophètes, au nombre desquels se trouve Salman, connu aussi des Ahl-é Haqq. Leurs chefs religieux, chargés de l'instruction et de la perception du tribut, sont les *Dede* ou *Seyid*. Une fois par an, un *murshid* les visite pour des cérémonies religieuses, qui ressemblent à la Communion, et pour l'explication de la doctrine. Ils n'ont pas de mosquée. Ils observent douze jours de jeûne en l'honneur des douze Imams, et trois autres jours avant la fête de Khidr. En principe, ils doivent prier une fois par jour. Ils passent pour adorer le soleil à son lever et à son coucher, vénérer le feu et offrir des sacrifices aux sources des rivières. Ils n'ont point de Livre Sacré spécial, mais révèrent la Thora, l'Evangile et le Coran.

Les renseignements des voyageurs sur les Kizilbash sont assez confus et parfois contradictoires, peut-être parce qu'il existe parmi eux plusieurs sous-sectes différentes. On a cru aussi reconnaître chez eux un certain nombre de croyances et de pratiques chrétiennes. D'autre part, ils ont encore beaucoup de points communs avec les *Bektashi*, seule confrérie derviche qui, en Turquie, professait ouvertement le chiisme. En particulier ils fréquentent les uns et les autres beaucoup de mêmes lieux de pèlerinage.

A côté de ces sectes qui ont une certaine importance et quelque renommée, on rencontre encore, chez les Kurdes, quelques petits groupes aberrants, plus ou moins différenciés, qui ont des pratiques communes et poussent également à l'extrême certaines tendances chiïtes. Bornons-nous à les signaler brièvement. Les *Shabak*, des environs de Mossoul, comptent dans les 10.000 et semblent servir de trait d'union entre les Yézidis et les extrémistes chiïtes. Les *Sarli* des rives du Zab se rattachent aux Kakaï, ainsi que les *Badjoran* qui habitent les mêmes parages et la frontière persane. Les *Chemsiyé*, ainsi appelés

parce qu'ils adoraient le soleil, signalés encore à Mardin au début du XIXe siècle, semblent avoir complètement disparu. Ils seraient devenus chrétiens jacobites, du moins extérieurement.